

Falardeau, Pasolini, Émond et nous

Marie-Claude Loiselle

Numéro 145, décembre 2009, janvier 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (2009). Falardeau, Pasolini, Émond et nous. *24 images*, (145), 3–3.

FALARDEAU, PASOLINI, ÉMOND ET NOUS

La mort de Pierre Falardeau cet automne en aura bouleversé plus d'un, même parmi ceux qui ignoraient ressentir autant d'attachement pour cet homme hors du commun, à la parole incandescente. C'est que ce qu'on a désigné comme ses « excès de langage » et de « mauvais goût » a trop souvent détourné l'attention de l'essentiel, faisant oublier que ce qui caractérisait avant tout cet *homme révolté* c'est, comme l'a si bien souligné Pierre Vadeboncoeur dans le texte lu par Luc Picard à la fin de ses obsèques : « [L]a bonté. La justice, aussi, non pas une justice froide, mais plutôt celle, surabondante, non négative, dont on s'inspire pour rendre leur dû à ceux qui le réclament avec besoin », mais aussi une sincérité sans faille qui « compensait les prudences intéressées, l'inconscience politique, la mauvaise foi, dont il était l'ennemi juré ». Pour ces raisons et bien d'autres encore, nous tenions à lui rendre hommage dans les pages qui suivent. Mais auparavant, il faut de plus rappeler que comme d'autres artistes et intellectuels qui se sont cabrés contre les « servitudes volontaires », qui ont voulu secouer la torpeur de leurs contemporains en portant sans relâche au grand jour ce que leur vigilance endormie ne savait ou ne voulait pas voir, il aura subi le fiel de tous ceux qui préfèrent le silence au verbe incisif et déstabilisant. Pourtant, on ne reproche jamais à ceux qui n'ont rien à dire de le dire avec outrage.

La révolte à l'origine de cette parole excessive n'est d'ailleurs pas étrangère à celle d'un artiste comme Pasolini, qui a lui aussi scandalisé la société conformiste de son époque en dénonçant la façon dont l'« acculturation » a pu se répandre en rejetant les particularités culturelles afin de mieux soumettre tout un peuple à la pseudo-universalité de l'idéologie hédoniste et consumériste. Pasolini disait dans ses *Écrits corsaires* : « Quand je vois que les jeunes sont en train de perdre les vieilles valeurs populaires et d'absorber les nouveaux modèles imposés par le capitalisme, en courant le risque de se déshumaniser et d'être en proie à une forme d'abominable aphasie, à une brutale absence de capacité critique, à une factieuse passivité, je me souviens que telles étaient les caractéristiques des SS – et je vois s'étendre sur nos cités l'ombre horrible de la croix gammée. » Il aura payé de sa vie son franc-parler appuyé sans relâche par une véhémence implacable.

Les esprits libres sont si rares qu'ils suscitent le plus souvent remous et dénigrement, alors qu'ils cherchent à administrer cet électrochoc salutaire qui réveillera notre capacité de révolte, d'insoumission et de résistance. Bernard Émond, avec une aisance de parole et un cinéma pourtant bien différents de Falardeau ou de Pasolini, n'en est pas moins aujourd'hui une de nos rares vigies qui, devant l'urgence d'exprimer certaines choses sur notre monde, a choisi la parole publique¹ et, grâce au cinéma, l'engagement par une attention toute particulière à ce qui l'entoure. Émond qui, lui, n'a jamais fait usage de la provocation pour manifester sa colère et secouer les consciences, a certes droit à davantage de clémence, quoique le sombre constat qu'il dresse de la société québécoise actuelle a été tordu et réduit plus d'une fois. C'est que, face à un monde qui affiche son cynisme comme un haut signe de lucidité, le cinéma d'Émond cherche à restituer un peu de sens dans les univers qu'il

décrit, ce qu'il fait en redonnant non seulement leur importance aux questions fondamentales de justice sociale, de solidarité, en insistant sur l'importance de renouer des liens entre tous ceux qui composent notre société, mais également, un peu comme Pasolini dont il admire les écrits et la clairvoyance, en s'interrogeant sur le sens du sacré et de l'existence dans un monde devenu matérialiste jusqu'à verser dans un militantisme presque dogmatique. Il faut dire que depuis que le nihilisme est de bon ton, tout ce qui touche au sacré semble prendre un caractère éminemment subversif et même suspect.

Comme on le voit peut-être mieux que jamais dans son dernier film, *La donation*², Émond s'attache avec une attention et une intensité extrêmes à capter la dimension profonde des gestes, des regards, des présences qui comptent. Il cherche à sonder les tréfonds des êtres aux prises avec tout le tragique de l'existence et à révéler la part d'éternité qu'ils portent en eux, ne serait-ce que dans leur capacité à donner, à transmettre un peu de ce qu'ils ont reçu. Émond propose un cinéma qui, en prenant les moyens de montrer la façon dont des hommes et des femmes s'inscrivent dans le présent et dans une société où ils se sentent largués, désorientés, place aussi son espoir dans la part irréductible de l'être humain. En cela, il s'agit véritablement d'un cinéma engagé, mais dans un sens non militant, qui s'inscrit dans une conscience plus large de la place de l'homme dans le monde. Il rejoint d'ailleurs sous cet aspect le cinéma de Pasolini qui s'était servi des mythes grecs et chrétiens et de divers récits (notamment l'Évangile selon saint Matthieu, Œdipe, Médée) pour retrouver quelque chose des origines, quelque chose d'avant le monde tel que nous le connaissons. Pour Émond, cet héritage se situe pour nous d'abord dans le patrimoine culturel chrétien, une culture millénaire qui, tout comme le mythe, jette un éclairage sur le présent en même temps qu'il constitue une force de remise en question et de contestation de notre époque. « On n'en a jamais fini de prospecter, de prendre, de répandre ce dont une civilisation est porteuse au départ », a écrit Pierre Vadeboncoeur³, qui rappelle par ailleurs qu'en liquidant le passé, on fait aussi le vide par en avant. Contrairement à ce que certains ont pu laisser entendre, il n'y a aucune nostalgie chez Émond, ni dans ses paroles, ni dans son cinéma – sinon devant la perte du sens du sacré, de cette part de mystère qui dépasse l'être humain. Il n'y a que le désir de puiser, dans ce dont il a hérité, le recul nécessaire pour porter sur la société qui l'entoure un regard dépouillé des entraves du présent, délesté des ornières conformistes du matérialisme contemporain : une sorte de regard antique sur le monde.

Au-delà de toutes leurs différences, Falardeau, Pasolini et Émond représentent trois manières (parmi tant d'autres) de résister à la fatalité ambiante et de s'inscrire dans le devenir du monde. Trois manières de se tenir debout.

Marie-Claude Loisel

1. Voir l'échange entre Émond et Simon Galiero dont il est question à la p. 39 du présent numéro.

2. Lire le texte sur *La donation* (n° 144), qui se trouve aussi sur notre site.

3. *L'humanité improvisée*, Éd. Bellarmin, 2000, p. 111 et 147.